

CRITIQUE, Opéra. WINGFIELD, IF Opera (Church Farm), le 12 août 2026. BIZET : Carmen. James HURLEY / Olivier GOOCH

Après [le très rare « Soldat en chocolat » d'Oscar Straus](#), *Carmen* de Georges Bizet reçoit un vrai coup de fouet dans la nouvelle production de James Hurley montée à l'*IF Opera*. Les deux ouvrages marquent la 30ème édition du festival (la deuxième à *Church Farm*) – et un nouveau petit miracle lyrique pour une compagnie qui monte une saison de cette qualité sans le moindre argent public.

Church Farm demeure l'un des grands plaisirs du circuit des festivals d'été : une ferme élégamment restaurée et sa minuscule église paroissiale de St Mary, du quatorzième siècle, nichées parmi les pelouses, une mare à canards et des jardins, avec l'auditorium couvert du *Saddlespan* planté dans les champs, et le *Westbury White Horse* découpé dans la colline en toile de fond. Arrivez tôt, pique-niquez sur l'herbe, et la soirée a déjà commencé bien avant la première note. Dois-je préciser qu'il faisait une chaleur toute sévillane du début à la fin, quelle que soit la géographie officielle de la production ? Et il n'y eut aucun compromis sur les horaires à cause de l'éclipse ce soir-là non plus : le rideau se leva pile à l'heure, sans égard pour le fait qu'un bon morceau du soleil se faisait tranquillement grignoter par la lune quelque part au-dessus du *Wiltshire* pendant que nous prenions nos places.

Le parti pris de Hurley consiste ici à transposer tout l'opéra dans le Paris du tournant du vingtième siècle, apparemment au moment d'une des grandes expositions universelles que la ville accueille à cette époque, avec une Carmen réinventée non pas en cigarière andalouse mais en artiste de rue, tirant sa subsistance d'une troupe de comédiens plutôt miteux, une véritable attraction de fête foraine, et ce dans le meilleur sens du terme, avec, pour faire bonne mesure, un mini *french cancan* glissé parmi les numéros de cabaret. L'idée est intéressante, et s'avère enracinée dans les origines mêmes de l'œuvre : l'opéra-comique est né du vieux théâtre forain parisien, et Hurley est allé jusqu'à restituer une scène de pantomime comique pour le premier acte, la fameuse Scène de l'anglais, rarement sinon jamais donnée dans les productions modernes. Vu le concept, il y a une jolie ironie à ce que cette scène, à la guérite, mette en jeu un Anglais, exactement le genre d'élément importé que cette production semble elle-même faire passer en contrebande.

D'où, justement, le *hic*. Nous sommes à Paris, et les contrebandiers font passer leur marchandise depuis l'Angleterre via Le Havre. La taverne de Lilas Pastia se retrouve plantée quelque part dans l'est de Paris plutôt que du côté de Séville, et pourtant, au quatrième acte, toute la troupe s'est déplacée, par bateau semble-t-il, jusqu'aux arènes de Séville, en vue, faut-il croire, de la prochaine grande exposition du circuit. Les soldats de l'original de Bizet deviennent des policiers dans cette mise en scène, ce qui se tient plutôt bien vu le cadre parisien, sauf que lorsque Don José, cassé pour faute grave, rejoint la Légion étrangère française, un corps qui recrutait aussi bien à Marseille qu'à Paris, mais qui cadre mal avec un policier parisien en civil. Micaëla, quant à elle, semble accomplir le trajet entre son village natal, Paris, puis Séville, à une vitesse qui aurait stupéfié jusqu'à la SNCF. Et puisque toute la troupe, à l'exception d'Escamillo, se révèle résolument française plutôt qu'andalouse, toute la couleur *flamenco*, les

costumes et les danses, doit être comprise comme un spectacle dans le spectacle, monté par ces artistes parisiens pour un public parisien avide d'un peu de flamme espagnole exotique.

Rien de tout cela ne tient vraiment debout, sacré bleu, et il y eut des moments où je me suis surpris à faire plus de calcul géographique que ce que le drame demande normalement à son public. Mais c'est une manière authentiquement fraîche et intéressante d'aborder une œuvre pourtant archi-connue, avec un vrai je ne sais quoi, même s'il y a un peu trop de sais-pas quant à sa propre géographie interne, et tout le mérite en revient à Hurley et à son équipe pour avoir tenté autre chose qu'une énième version tout droit sortie des arènes et de la manufacture de cigarettes. C'est, au bout du compte, plus café-concert que corrida, une Carmen de boulevardier pour la Belle Époque, ou pas loin.



Rien de tout cela ne gêne en rien une soirée musicalement solide. La Carmen de **Sophie Kidwell** n'en fut que plus délicieuse pour avoir été reprise au pied levé, marquant ses débuts à l'*IF Opera*, et il n'y avait rien de timide là-dedans : magnifique de voix et pleinement convaincante en actrice, tout à fait crédible en femme qui sait précisément l'effet qu'elle produit sur les hommes et se soucie précisément fort peu des conséquences. Ce fut une véritable prise pour la compagnie, et un vrai bonheur pour le public, que de l'avoir sur cette scène, tout simplement. Elle bénéficia du soutien excellent de **Marie Cayeux** et **Sofia Kirwan-Baez** en Mercédès et Frasquita, toutes deux remarquables, chantant avec un vrai caractère et un bel équilibre dans leur trio de la scène des cartes avec Carmen. De son côté, **Eric Fennell** compose un Don José efficace, chanté avec puissance, même si ce José paraît d'emblée expérimenté et endurci plutôt que l'innocent aux yeux grands ouverts que suggère le texte ; la chute en grâce se lit ainsi moins comme une chute que comme la confirmation de quelque chose qui était déjà là. C'était aussi ses débuts à *IF Opera*, et une belle carte de visite pour ce ténor américain, installé à Berlin, qui a déjà plusieurs Don José à son actif ailleurs.

Yuriy Yurchuk campe un Escamillo à l'arrogance on ne peut plus juste, une présence scénique statuesque doublée d'un chant plein de panache et de puissance. La Micaëla de **Sarah Gilford**, en dépit de la logistique déroutante de ses déplacements, chanta ses airs avec une grande assurance et beaucoup de style, dans la meilleure tradition du rôle, offrant certains des moments les plus émouvants de la soirée ; encore des débuts à l'*IF Opera*, qui montrèrent bien pourquoi elle fut finaliste du *Cardiff Singer of the World*. Il y eut aussi de solides débuts plus loin dans la distribution : **Giuseppe Pellingra** apporta une réelle autorité à Zuniga, **Seán Tester** fut un Remendado vif et bien chanté, **Lisa Dafydd** donna une Lilas Pastia particulièrement vivante, et **Paul Grant** livra un Moralès fermement dessiné.

Oliver Gooch tira du **Bristol Ensemble** un jeu élégant, chaleureux et plein d'idiome tout au long de la soirée, et les qualités scéniques n'étaient pas en reste : les décors de **Laura Jane Stanfield**, d'une simplicité trompeuse, un cadre art nouveau agrémenté d'une jolie touche, une tête de taureau intégrée au motif, faisaient énormément avec très peu, et la mise en scène de **James Hurley** se montra assez alerte pour emmener la production, et le public, de Paris à Séville sans jamais laisser traîner les changements de décor.

Cette production ne recule pas non plus devant la violence, et il y en a sensiblement plus qu'à l'accoutumée : coups de poing, coups portés, bien avant que n'arrive l'inévitable coup de couteau final. L'honnêteté de la mise en scène sur ce point est tranchante comme une orange de Séville, sans le moindre adoucissement sentimental. Éprouve-t-on la moindre compassion pour quiconque au bout du compte ? Pas vraiment. Ils l'avaient tous bien cherché.

CRITIQUE, Opéra. WINGFIELD, IF Opera (Church Farm), le 12 août 2026. BIZET : Carmen. James HURLEY / Olivier GOOCH. Crédit photographique (c) Craig Fuller

**CRITIQUE, opéra. TOULOUSE,
Théâtre du Capitole (du 26
juin au 5 juillet 2026).
BIZET : Carmen. M-N. Lemieux,
A. Hernandez, A. Constans, A.
Sempetrean... Jean-Louis GRINDA
/ Leo HUSSEIN**

Huit ans après avoir fait le bonheur des spectateurs du Théâtre du Capitole, la vénérable institution occitane vibre à nouveau au rythme envoûtant de la musique de *Carmen* de Georges Bizet, dans la désormais célèbre production signée par Jean-Louis Grinda, couronnant une riche saison 26 / 27 qui a des airs de sans faute artistique. Cette mise en scène, désormais bien rodée après avoir enchanté les scènes de Marseille, Monte-Carlo ou encore les *Chorégies d'Orange*, trouve au *Capitole* un écrin et une complicité avec le public qui en font un moment de grâce et de bonheur absolu.

Jean-Louis Grinda, ancien directeur des Chorégies d'Orange et de l'Opéra de Monte-Carlo, propose ici un regard résolument moderne et d'une grande intelligence sur l'œuvre de Bizet. Il évite avec *brio* les écueils des clichés éculés : sa Carmen n'est ainsi ni une *garce* ni une séductrice manipulatrice, mais une jeune femme éperdue de liberté qui aime comme elle

respire, avec une fraîcheur et une sincérité qui la rendent bouleversante. La mise en scène souligne avec justesse la violence possessive de Don José, véritable prédateur dont la jalousie malade conduit à l'irréparable. Le dispositif scénique conçu par **Rudy Sabounghi** est une véritable prouesse technique et esthétique. Deux grands blocs semi-circulaires, évoquant une arène, s'articulent et se déplacent pour créer avec une élégante sobriété les différents espaces de l'action, de la manufacture de tabac aux montagnes désertiques, en passant par les murs de Séville. La scène s'ouvre sur une vision en *flash-back* : dans la pénombre de sa cellule, Don José revit les événements qui l'ont conduit à l'irréparable, donnant d'emblée à l'œuvre sa dimension tragique et inéluctable.

Dans le rôle-titre, **Marie-Nicole Lemieux** est tout simplement renversante. La grande contralto québécoise, déjà acclamée à Orange, déploie une palette sonore d'une richesse exceptionnelle. Sa voix, à la fois sombre et brillante, puissante et superbement contrôlée, incarne avec une intensité rare toutes les facettes de la gitane. Cette Carmen est gouailleuse, pulpeuse, troublante et infiniment touchante, mais jamais vulgaire ou impudique. Elle parvient à faire évoluer son personnage tout au long de l'œuvre, de la cigarière provocante du premier acte à la femme traquée et vibrante du duel final, avec une vérité dramatique qui a saisi le public.

Face à elle, **Airam Hernandez**, ténor espagnol en passe de devenir l'un des piliers du Théâtre du Capitole (et le public toulousain ne s'en plaindra pas !...), et dont les incarnations successives *in loco* ont marqué les esprits, campe un Don José d'anthologie. Sa composition saisit par sa crédibilité : il incarne à la perfection cet homme faible, rongé par une jalousie animale, dont la violence possessive surgit avec une effrayante spontanéité. Mais ce qui marque tout autant, c'est l'extraordinaire raffinement de son chant. Son « *Air de la*

Fleur » est un moment de pur bonheur lyrique : des demi-teintes subtiles, des *diminuendi* d'une beauté à couper le souffle, une ligne de chant tendue à l'extrême, servie par un timbre chaud et une émission parfaitement maîtrisée. C'est simple, on n'avait pas entendu un tel niveau d'interprétation dans ce rôle depuis les grandes heures de Jonas Kaufmann ou Roberto Alagna !...



La Micaëla d'**Anaïs Constans**, soprano toulousaine qui s'était déjà illustrée dans cette même production lors de sa création en 2018, confirme tout le bien que l'on pensait d'elle déjà alors. Sa voix, d'une clarté lumineuse, possède un timbre rond et une ligne de chant superbement conduite. Son air « *Je dis que rien ne m'épouvante* » est un moment de grâce, porté par une intensité dramatique et une puissance vocale qui lui valent à juste titre les ovations du public. Son jeu scénique, intense et habité, fait de cette Micaëla un personnage bien loin de l'oie blanche traditionnelle, une femme qui cherche à comprendre ce qui lui échappe et dont les regards portent le

poids d'une inquiétude muette. L'excellentissime baryton-basse roumain **Adrian Sempetean**, appelé à remplacer au pied levé Alexandre Duhamel déclaré souffrant, relève le défi avec une *maestria* confondante dans le rôle d'Escamillo. Sa voix, d'une belle assise, son charisme scénique et son jeu sans forfanterie font de son toréador une présence magnétique, à la hauteur de la superbe aria du toréador.

Mais cette production est aussi l'occasion de saluer une révélation : **Adrien Mathonat** en Zuniga. Cette basse à la voix surpuissante, au grain somptueux, possède une stature imposante qui magnifie son jeu de comédien. Son autorité naturelle, sa présence scénique confèrent au lieutenant une crédibilité et une profondeur rarement atteintes dans ce rôle. Il rejoint le cercle des grands seconds rôles qui font la richesse de cette distribution. **Pierre-Yves Cras** campe un Moralès d'une élégance rare. Son baryton, chaleureux et bien timbré, donne au caporal cette bonhomie un peu gouailleuse qui séduit dès les premières mesures. Son jeu scénique, plein de naturel, installe d'emblée l'atmosphère populaire de la Séville du premier acte. Les deux compagnes de Carmen, **Fanny Soyer** en Frasquita et **Léontine Maridat-Zimmerlin** en Mercedes, forment un duo complice et pétillant. La soprano Fanny Soyer, révélation de l'Académie de l'Opéra-Comique, déploie une voix agile et une présence scénique enjouée qui font merveille dans les ensembles. La mezzo **Léontine Maridat-Zimmerlin**, lauréate de nombreux concours et nommée aux Victoires de la Musique Classique 2026 dans la catégorie « *révélation* », apporte à Mercedes un timbre chaud et une malice complice qui achèvent de convaincre. Côté contrebandiers, **Damien Gastl** campe un Dancaïre d'une belle carrure vocale. Le baryton, déjà familier de la scène du Capitole pour y avoir incarné Melot dans *Tristan*, fait preuve d'une autorité naturelle et d'une voix ronde qui sert idéalement le chef des bandits. **Krešimir Špicer**, en Remendado, complète cette équipe de gueux avec un ténor léger et une truculence pleine de vivacité. Tous forment, avec les **Chœurs du Théâtre du Capitole**, un peuple

gitan d'une vérité et d'une énergie folles.

Derrière le pupitre, le chef britannique **Leo Hussein** dirige l'**Orchestre national du Capitole de Toulouse** avec une passion communicative. Sa lecture de la partition, précise et sensuelle, fait ressortir toutes les couleurs et les nuances de la musique de Bizet. Il sait maintenir un équilibre parfait entre la fosse et le plateau, avec un constant souci du phrasé et des dynamiques, offrant par ailleurs à ses chanteurs un soutien idéal.

Le public toulousain, connaisseur et exigeant, a réservé à cette *Carmen* un accueil triomphal. Il a su reconnaître dans cette production une œuvre totale, qui confirme une fois de plus le rayonnement du **Théâtre du Capitole** sur la scène lyrique internationale. Un spectacle à ne manquer sous aucun prétexte, et à voir avant le 5 juillet !



CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 juin au 5 juillet 2026). BIZET : Carmen. M-N. Lemieux, A. Hernandez, A. Constans, A. Sempetrean... Jean-Louis GRINDA / Leo HUSSEIN. Crédit Photographique (c) Mirco Magliocca

CRITIQUE, opéra. BRUGES, Concertgebouw, le 23 juin 2026. BIZET : Carmen. J. Santos, K. Kim, L. Kosavic, S. Yang... Keren Kagarlitsky / Wim Vandekeybus

La Cité médiévale de Bruges vibre actuellement au rythme envoûtant de la célèbre *habanera*. Dans le cadre prestigieux du *Concertgebouw*, la salle de concert futuriste dont s'est dotée la ville belge, l'*Opera Ballet Vlaanderen*, contraint par les travaux en cours à l'opéra gantois, a ainsi investi la scène brugeoise pour y déployer une production de *Carmen* qui fait déjà date. Cette décentralisation est une aubaine, offrant à ce chef-d'œuvre de Georges Bizet un écrin dont l'acoustique sublime chaque note, tandis que la mise en scène, audacieuse et novatrice du chorégraphe flamand Wim Vandekeybus, offre une expérience scénique inoubliable.

Figure de proue de la danse contemporaine avec sa compagnie *Ultima Vez*, Wim Vandekeybus signe ici sa première mise en scène d'opéra. Et quelle entrée en matière ! Connu pour son langage corporel intense, viscéral et souvent en prise avec les forces brutes de la nature, Vandekeybus ne se contente pas de « mettre en espace » l'opéra de Bizet. Il en propose une

relecture radicale où la danse n'est plus un simple ornement mais le moteur même du drame, une *partition visible* qui dialogue en permanence avec la musique. Le flamand déploie son univers caractéristique en explorant une couche rituelle et primitive de l'œuvre, dévoilant la puissance intuitive et presque mythologique des personnages : il déconstruit les codes de l'opéra traditionnel, non pas pour les renier, mais pour les transcender par un flot continu d'énergie corporelle.

Le plateau du *Concertgebouw* devient ainsi un espace de pulsations sauvages. Le **Corps de ballet de l'Opera Ballet Vlaanderen**, fusionné avec les artistes d'*Ultima Vez* et un groupe d'enfants danseurs étonnamment virtuoses, crée un peuple en transe, une communauté gitanesque dont les mouvements semblent répondre aux soubresauts de l'orchestre. Le chorégraphe va jusqu'à faire entrer le taureau sur scène dès l'ouverture, une présence symbolique qui rend la fatalité de l'histoire omniprésente. Pourtant, dans un geste de rébellion poétique, Vandekeybus offre à Carmen une échappatoire : loin de succomber sous le couteau de Don José, l'héroïne survit, s'élevant comme une divinité libre, adorée de tous. Ce parti-pris est un magnifique pied-de-nez au destin tragique, porté par la force même de sa chorégraphie.



Au cœur de cette fournaise (et pas seulement dans la salle en cette journée caniculaire...), la mezzo-soprano brésilienne **Josie Santos** incarne une Carmen tout simplement sublime. Sa présence scénique et sa compréhension du rôle, qu'elle a déjà abordé avec d'autres grandes phalanges, en font une interprète renversante de liberté et de passion. Face à elle, le ténor coréen **Kyungho Kim** est un Don José superbe de ferveur obsessionnelle, tandis que **Leon Kosavic** campe un Escamillo charismatique, à la hauteur du superbe air « *Toréador, toréador* ». Le reste de la distribution, de la touchante Micaëla de **Sarah Yang** au gouailleux Moralès de **Leander Carlier**, en passant par le sévère Zuniga de **Samson Setu**, confirme l'excellence de l'équipe vocale réunie par **Jan Vandenhouwe** (le directeur artistique de la maison flamande) : tous incarnent avec une intensité rare cette partition vocale exigeante.

Cette réussite tient aussi à la baguette virevoltante de la cheffe israélienne **Keren Kagarlitsky**. Déjà appréciée sur les plus grandes scènes européennes, elle dirige le ***Symphonisch Orkest Opera Ballet Vlaanderen*** avec une clarté et une fougue qui magnifient les couleurs de Bizet. Sous sa direction, la

superbe phalange belge – riche en couleurs et en rythmes -, se fait l'*alter ego* sonore de la chorégraphie, créant un dialogue permanent où le chant, la danse et la musique ne font plus qu'un.

Cette *Carmen* est un succès retentissant, une œuvre totale qui a électrisé le public et qui prouve avec éclat la vitalité de la création lyrique en Flandre. Une expérience à ne pas manquer avant la fin des représentations brugeoises, le 28 juin !...



CRITIQUE, opéra. BRUGES, Concertgebouw, le 23 juin 2026. BIZET : Carmen. J. Santos, K. Kim, L. Kosavic, S. Yang... Keren Kagarlitsky / Wim Vandekeybus. Crédit photographique (c) Danny Willems

CRITIQUE CD événement. BIZET : Carmen. A. Charvet, J. Behr, F. Valiquette, A. Duhamel... Choeur et Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Hervé Niquet (direction). 3 cd + 1 dvd Château de Versailles Spectacles.

« *L'amour est un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser...* ». Les paroles de la célèbre *habanera* n'ont jamais aussi bien porté leur sens qu'en cette année 2025, qui aura vu le public succomber aux charmes indomptables de la plus célèbre bohémienne. Alors que la fin d'année est traditionnellement propice aux bilans et que le public lyricomane n'a pas manqué de s'interroger sur la santé du monde lyrique, pointant à raison du doigt des mises en scène de plus en plus désenchantées et qui refusent le rêve, une parution discographique et vidéographique revient remettre du baume au cœur des mélomanes – en ce

début d'année 2026 -, et leur offrir ce à quoi ils aspirent secrètement : la beauté pure, l'authenticité et le génie mélodique. Le triple CD + DVD de *Carmen* de Georges Bizet (dans la version avec récitatifs de Guiraud) à paraître bientôt (le 27 mars) au label *Château de Versailles Spectacles* est un événement, une machine à voyager dans le temps, un choc esthétique et sonore qui restituerait presque l'odeur du soufre qui saisit le public de l'Opéra-Comique en 1875.

Pour qui a eu la chance d'assister aux représentations de janvier 2025 à l'Opéra Royal, ou pour ceux qui découvriront l'œuvre par le DVD inclus dans le coffret, le choc est le même. Là où tant de productions contemporaines oublient la part du rêve, la mise en scène de **Romain Gilbert**, basée sur la création historique, agit comme un antidote. Loin des concepts provocants et des transpositions souvent incohérentes qui dénaturent l'intrigue, Gilbert, fort des travaux du *Palazzetto Bru Zane*, nous offre un spectacle d'une vérité confondante. Le DVD est en effet un document inestimable. On y découvre l'univers pittoresque et coloré imaginé à l'origine : les costumes éclatants de **Christian Lacroix**, qui signe ici un travail d'orfèvre en réinterprétant avec génie les croquis du XIXe siècle, les décors peints d'**Antoine Fontaine** qui restituent la Séville des contes, et les lumières d'**Hervé Gary** qui sculptent chaque tableau avec un naturalisme époustouflant. La direction d'acteurs, millimétrée, redonne vie à une gestuelle oubliée, faisant de chaque figuration, de chaque choriste, un personnage de Goya. En ces temps de sobriété scénique imposée, ce faste n'a rien de poussiéreux ; il est au contraire d'une modernité saisissante, nous rappelant que l'opéra est aussi, et d'abord, un art du spectacle total et de l'enchantement des yeux. Voir cette

Carmen « *originelle* », c'est comprendre pourquoi l'œuvre a pu, à sa manière, révolutionner le genre.

Mais que serait la plus belle des reconstitutions sans des interprètes à la hauteur du mythe ? La distribution réunie pour ce coffret est tout simplement fabuleuse, un feu d'artifice vocal qui justifie à lui seul l'acquisition de ce coffret. Dès les premières mesures de l'*Habanera*, la Carmen d'**Adèle Charvet** s'impose comme une référence immédiate. Sa présence magnétique captive littéralement l'objectif de la caméra, car sa lecture du personnage est un modèle d'intelligence : elle joue moins de la provocatrice vulgaire que de la séductrice ensorcelante, avec un médium d'une richesse confondante et des graves capiteux qui font frémir. Elle incarne une Carmen terriblement humaine, touchante jusque dans sa rébellion, et son « *Habanera* » devient un moment de grâce pure où le charme opère avec une évidence désarmante.

Face à elle, le Don José de **Julien Behr** est une incarnation tragique de premier ordre. Son ténor, à la fois héroïque et lyrique, possède cette clarté et cette diction française exemplaires qui servent merveilleusement le personnage. Il excelle dans la progression dramatique, passant de la raideur du brigadier naïf à la passion dévorante puis à la folie meurtrière avec une justesse psychologique confondante. Sa « *Fleur que tu m'avais jetée* » est un moment d'anthologie, susurrée avec une ligne de chant d'une pureté infinie, tenue sans aucune emphase mais avec une intensité émotionnelle à couper le souffle. La Micaëla de **Florie Valiquette**, lumineuse et émouvante, apporte une bouffée d'air pur. Son timbre cristallin et sa ligne de chant impeccable donnent au personnage une force et une dignité qui transcendent le rôle souvent jugé fade. L'Escamillo d'**Alexandre Duhamel** est, quant à lui, d'une élégance rare et d'une autorité naturelle. Son « *Votre toast* » n'est pas une simple démonstration de force, mais un appel viril et charmeur, soutenu par une ligne de baryton souple et puissante. La distribution des seconds rôles

(notamment les délicieuses compagnes de Carmen) est d'une homogénéité et d'un éclat qui témoignent de l'excellence de la distribution française.

Pourtant, le véritable héros de ce coffret est peut-être collectif. Sous la baguette survoltée et infiniment savante d'**Hervé Niquet**, le **Chœur et l'Orchestre de l'Opéra Royal** ne se contentent pas d'accompagner : ils brillent de mille feux, littéralement. Niquet, chef baroque jusqu'au bout des ongles, aborde cette partition avec un regard neuf. Il insuffle à la version avec récitatifs de Guiraud un élan, une transparence et un feu d'artifice rythmique qui font des couleurs de Bizet un véritable diamant.

À l'écoute des CD, la prise de son somptueuse restitue chaque détail : le piquant des cordes, la rondeur des vents, la percussion qui claque avec un naturel confondant. L'Orchestre de l'Opéra Royal est ici une pâte sonore d'une flexibilité idéale, tour à tour langoureuse dans les danses, dramatique dans les confrontations, et d'une légèreté aérienne dans les passages comiques. Le Chœur, préparé avec un soin méticuleux, est d'une présence scénique et d'une qualité vocale rares. On l'entend vivre, commenter l'action, vibrer avec une spontanéité qui rend chaque scène de foule incroyablement vivante. Le quintette « *Nous avons en tête une affaire* », souvent traité comme un simple numéro, devient sous leur impulsion un moment de comédie virtuose irrésistible.

Ce coffret est donc la preuve éclatante que la tradition, loin d'être un carcan, peut être un formidable vecteur d'émotion et de modernité. Face aux interprétations souvent décevantes et aux productions confuses qui jalonnent les saisons lyriques, cette *Carmen* versaillaise est un triomphe. Elle rend hommage à l'œuvre de Bizet 150 ans après la mort du compositeur, en lui offrant ce qu'elle mérite : une lecture passionnée, savante et vibrante. Ce triple CD + DVD est le témoignage d'une soirée d'exception (ou d'une série de représentations) qui a redonné ses lettres de noblesse à l'un des opéras les plus célèbres du

monde. Un objet d'art total, enthousiasmant de la première à la dernière note, qui fera date dans l'histoire discographique de l'œuvre. Chers lecteurs et discophiles, foncez, l'oiseau rebelle n'a jamais été aussi beau à regarder et à écouter !

CRITIQUE CD événement. BIZET : Carmen. A. Charvet, J. Behr, F. Valiquette, A. Duhamel... Choeur et Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Hervé Niquet (direction). 3 cd + 1 dvd Château de Versailles Spectacles. CLIC DE CLASSIQUENEWS.



CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie (du 3 au 25 juin 2025). BIZET : Carmen. E-M. Hubeaux, M. Fabbiano, A-C. Gillet, E.

Crossley-Mercer... Dmitri Tcherniakov / Nathalie Stutzmann

La production de *Carmen* au Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles (à l'affiche jusqu'au 25 juin 2025) confirme la puissance intemporelle de la partition de Georges Bizet, tout en butant sur une conception scénique de Dmitri Tcherniakov qui déroute par son artifice. Transplantant l'action dans un hôtel des années 1980 transformé en cadre thérapeutique, Tcherniakov fait de Carmen (Ève-Maud Hubeaux) une « thérapeute » et de Don José (Michael Fabiano) un patient dépressif. Ce dispositif de *mise en abyme* – où les personnages « jouent » leur propre drame – alourdit la narration et prive l'œuvre de sa sauvagerie romantique. Les dialogues réécrits, l'absence de toute référence à l'Espagne et la fin transformée en simulacre (avec meurtre factice célébré au champagne !) diluent la tragédie originelle. Heureusement, cette fable « psychologisante » ne parvient pas à entamer la splendeur musicale déployée sur scène et à la fosse.

Dans le rôle-titre, la mezzo franco-suisse **Eve-Marie Hubeaux** domine le plateau par un charisme animal et une voix envoûtante. Son *Habanera* fuse avec une liberté provocante, mêlant graves veloutés et aigus percutants. Son timbre nasalisé – parfois forcé dans le registre de poitrine – sert

paradoxalement une Carmen distanciée, plus actrice que magicienne, parfaitement adaptée au cadre conceptuel. Sa présence scénique, tantôt joueuse, tantôt farouche, électrise chaque interaction. Face à elle, le ténor étasunien **Michael Fabiano** livre un Don José déchirant, loin du cliché du brute primaire. Son « *La fleur que tu m'avais jetée* » est un modèle de nuance dramatique : la voix passe de la fragilité pianissimo à une fureur sonore maîtrisée. Son évolution – du mari dépressif à l'homme consumé par la passion – est rendue avec une vérité psychologique saisissante. L'équilibre entre engagement scénique et intégrité vocale est remarquable.

Transformant l'ingénue en épouse bourgeoise désemparée, la belge **Anne-Catherine Gillet** réinvente le rôle. Son soprano argenté et précis (notamment dans « *Je dis que rien ne m'épouvante* ») apporte une lumière émouvante. Le timbre, d'une clarté cristalline, transcende le parti pris scénique pour incarner une humanité bouleversante. Si sa diction est parfois cotonneuse, **Edwin Crossley-Mercer** assume un Escamillo en « vieux beau » charismatique (costumé en Colonel Sanders !), où l'ironie du personnage-miroir est soulignée. Son « *Toréador* », moins conquérant qu'inquiétant, prend une résonance funèbre prophétique : une interprétation intelligente dans ce cadre décalé. **Louise Foor** (Frasquita) et **Claire Péron** (Mercédès) forment un duo complice, aux timbres parfaitement complémentaires. Foor, surtout, illumine les ensembles par des aigus étincelants. **Pierre Doyen** (Moralès) et **Christian Helmer** (Zuniga) offrent des incarnations vocales solides, alliant souplesse et autorité. Le duo des contrebandiers formé par **Guillaume Andrieux** (Le Dancaïre) et **Enguerrand De Hys** (Le Remendado) offre un véritable feu d'artifice de complicité et de virtuosité comique ! Leur alchimie sur scène est palpable, apportant la dose parfaite d'humour, de ruse et de rythme endiablé à l'acte II. Enfin, les **Chœurs de La Monnaie** (préparés par **Emmanuel Trenque**) distillent énergie militaire chez les hommes et grâces aériennes chez les femmes.

Malgré une direction scénique hyperactive (qui complique la synchronisation !), ils offrent une prestation puissante et nuancée, notamment dans les chœurs d'enfants, délicieusement ironisés.

En fosse, **Nathalie Stutzmann**, cheffe passionnément analytique, révèle les sortilèges de la partition avec une intelligence dramaturgique rare. Son approche fusionne rythmes incisifs (danseurs endiablés dans les préludes), couleurs chaleureuses (bois enveloppants) et transparence des textures. L'ouverture, traitée avec une tension novatrice (timbres unifiés dans un même plan sonore), annonce une lecture où chaque détail orchestral sert le drame. Sous sa baguette, l'**Orchestre Symphonique de La Monnaie** atteint un *punch* mélodique et une précision rythmique étourdissants : les cuivres éclatants, les cordes souples et les percussions minutieuses magnifient l'invention orchestrale de Bizet sans sacrifier sa légèreté.

Malgré un concept scénique intellectuellement alambiqué et émotionnellement aseptisé – où Carmen en thérapeute et José en patient désorientent plus qu'ils n'émeuvent – cette production s'impose par son excellence musicale absolue. Hubeaux et Fabiano forment un couple tragique inoubliable, porté par une direction Stutzmann électrisante et un orchestre-chœur au sommet. À voir d'urgence pour les voix et la fosse, en fermant les yeux sur le décor clinique...

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie (du 3 au 25 juin 2025). BIZET : Carmen. E-M. Hubeaux, M. Fabbiano, A-C. Gillet, E. Crossley-Mercer... Dmitri Tcherniakov / Nathalie

**CRITIQUE, opéra. NICE,
Théâtre de l'Opéra, le 1er
juin 2025. BIZET : Carmen. R.
Zaharia, J.F. Borrás, P.
Madoeuf, J. F. Setti... Daniel
Benoin / Lionel Bringuier**

L'Opéra Nice Côte d'Azur clôt sa saison en apothéose avec une production de *Carmen* de Georges Bizet qui transcende le folklore andalou pour plonger dans les fracas de la guerre civile espagnole de 1936. Sous la direction visionnaire de Daniel Benoin et la baguette électrisante du Niçois Lionel Bringuier, cette reprise célèbre les 150 ans de l'œuvre avec une audace à la fois politique et sensuelle ...

Le metteur en scène **Daniel Benoin** ancre l'intrigue dans l'été 1936, où Séville bascule sous le joug franquiste. Ce choix

scénique transforme la quête de liberté de Carmen en un symbole de résistance collective. Des décors symboliques – des sacs de sable, un portrait de Franco et des uniformes militaires (costumes de **Nathalie Bérard-Benoïn**) – créent un climat d'oppression. Au II, la taverne de Lillas Pastia devient un repaire de contrebandiers républicains, où pendent jambons et tonneaux comme des armes de survie. Pendant les *Interludes*, des vidéos signées par **Paulo Correia** projettent des archives historiques et des symboles (pétales de fleurs, lune blafarde) qui dialoguent avec l'orchestre. À l'acte IV, la statue de la Vierge surplombe l'arène, transformant le meurtre de Carmen en sacrifice ritualisé. Cette production ne se contente pas de divertir : elle interroge et électrise. En ancrant *Carmen* dans la guerre civile, Benoin révèle la modernité brûlante du message de liberté – « *La liberté ! La liberté !* » clame le chœur (à fin du II) comme un manifeste !

Dans le rôle-titre, la mezzo roumaine **Ramona Zaharia** – habituée de scènes comme le *Metropolitan Opera* de New-York et le *Covent Garden* de Londres – incarne une Carmen sauvage et stratège. Son timbre aux graves abyssaux se pare d'un *vibrato* charnu, tandis que ses aigus fusent comme des javelots. En Carmen "pistolera" (acte I), elle mêle sensualité et dangerosité. Sa scène des cartes (« *En vain pour éviter* ») est un moment de vulnérabilité déchirante, où le portando souligne chaque syllabe comme une prémonition funèbre.

Face à elle, **Jean-François Borrás** campe un Don José lyrique et dévasté. Sa voix ronde et puissante explose dans le fameux air « *La fleur que tu m'avais jetée* », culminant en un superbe *diminuendo*. Son incarnation physique de la chute – du soldat rigide à l'homme brisé – rend la tragédie palpable, et sa diction de notre idiome, d'une minutie chirurgicale, magnifie le livret. **Perrine Madoeuf** offre une Micaëla lumineuse et courageuse. Son « *Je dis que rien ne m'épouvante* » est couronné par des aigus lumineux et une présence scénique qui dépasse le cliché de l'ingénue. **Jean-Fernand Setti**, en

Escamillo, incarne l'arrogance virile du torero. Son « *Votre toast* » est porté par des graves de rocaïlle et une projection qui domine l'orchestre sans effort. **Charlotte Bonnet** (Frasquita) et **Lamia Beuque** (Mercédès) captent la lumière lors de la « scène des cartes », mêlant comédie et pressentiments tragiques. **Guilhem Worms** (Zuniga) impose une autorité martiale glaçante, obsédé par la "bagatelle" (qu'il n'envisage que de manière violente...). Enfin, **Jean-Gabriel Saint-Martin** (Dancaïre), **Nestor Galvan** (Remendado) et **Richard Alexandre Rittlelmann** (Morales) brillent chacun dans leur partie respective.

Directeur musical de l'Opéra Nice Côte d'Azur, le niçois **Lionel Bringuier** dirige l'**Orchestre Philharmonique de Nice** avec une énergie cinétique qui épouse toutes les nuances de la partition de Bizet. On est captivés par les nombreux *sol*i envoûtants – la flûte d'**Isabelle Demourieux** et le cor anglais de **Diane Favreau** (introduction de « *La fleur* ») – qui tissent des lignes poignantes. Le chœur "maison" (préparé par **Giulio Magnanini**) explose dans les scènes de foule (acte II), tandis que le Chœur d'enfants de l'Opéra de Nice (préparé par **Philippe Négrel**) ajoute une innocence troublante.

Bref, une fin de saison niçoise en apothéose !



CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 1er juin 2025.
BIZET : Carmen. R. Zaharia, J.F. Borrás, P. Madoeuf, J. F. Setti... Daniel Benoin / Lionel Bringuier. Crédit photographique
© Dominique Jaussein

VIDÉO : Teaser de *Carmen* selon Daniel Benoin à l'Opéra Nice
Côte d'azur

STREAMING, documentaire, ARTE. les 150 ans de la création de CARMEN, naissance d'un mythe, Dim 1er juin 2025 sur ARTE.TV

L'anniversaire Carmen dont la création à Paris eut lieu début mars 1875 quelques semaines avant la mort de son auteur, Georges Bizet, a suscité une nouvelle production, reconstituant décors et costumes originels... À l'occasion du 150e anniversaire de sa création à l'Opéra-Comique, ARTE diffuse une passionnante exploration du chef-d'œuvre de Bizet, de sa genèse à ses relectures contemporaines, intitulée : « *Carmen, naissance d'un mythe* » .

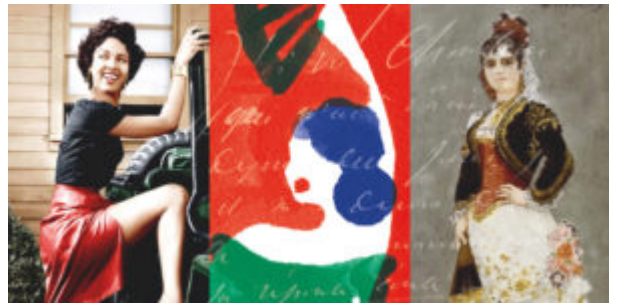
Créé il y a 150 ans, c'est, de loin, l'opéra français le plus joué au monde. Et avec Tosca, le plus représenté. Son héroïne, CARMEN, offre un portrait fascinant : femme indépendante, frondeuse et passionnée, elle est devenue l'icône à la fois sauvage et ardente, de la liberté et de l'amour ; la figure est propice aux relectures les plus modernes. La partition de Bizet aux airs génialement orchestrés est connue sur tous les continents... Pourtant, Carmen, jugé trop inconvenant par le public bourgeois de l'Opéra-Comique, a reçu un accueil glacial le soir de sa première parisienne, le 3 mars 1875. Brisé par le scandale, son auteur mourra trois mois plus tard, d'épuisement, de découragement, de dépit, à seulement 36 ans, sans connaître le destin de son ultime chef-d'œuvre, qui s'apprêtait déjà à triompher sur les scènes européennes.

ROMANESQUE

Le docu diffusé par Arte propose un passionnant voyage musical : de sa genèse à ses innombrables interprétations contemporaines, il plonge dans l'histoire, follement romanesque, d'un monument absolu de l'opéra. Entre archives, extraits de ses plus belles représentations, intervenants multiples (historiens, chercheurs, chanteurs, metteurs en scènes, musiciens...) Carmen se dévoilent peu à peu ; à travers les nombreuses analyses qui témoignent de sa grande modernité, dans sa forme comme dans son propos. Le musicologue Hervé Lacombe évoque l'importance de Célestine Galli-Marié, première interprète du rôle-titre, sans qui la célébrissime habanera (« L'amour est un oiseau rebelle ») n'aurait jamais vu le jour ; le chef Louis Langrée, directeur de l'Opéra-Comique, commente la partition ; les chanteurs Elina Garanca et Roberto Alagna, qui ont incarné ensemble d'inoubliables Carmen et Don José, évoquent les 1001 nuances des rôles conçus par Bizet. Enfin, la sociologue Margot Giacinti offre un regard politique sur une héroïne, résolument féministe et libertaire, dont la fin tragique porte, dans ses transpositions modernes les plus récentes, une dénonciation des mécanismes féminicides.

Carmen, naissance d'un mythe – Réalisation : Jean Rousselot
Coproduction ARTE France, Andaman Films, Théâtre National de
l'Opéra-Comique et le Centre Européen de Musique
(2025 – 52 min)

VOIR sur ARTE.TV : « Carmen, naissance d'un mythe »,
documentaire inédit à l'occasion des 150 ans de sa création
par Georges Bizet – Dimanche 8
juin à 18h sur la chaîne ARTE –
Dès le 1er juin sur arte.tv :
[https://www.arte.tv/fr/search/?q](https://www.arte.tv/fr/search/?q=carmen&genre=concerts)
[=carmen&genre=concerts](https://www.arte.tv/fr/search/?q=carmen&genre=concerts)



compléments en streaming

ARTE diffuse aussi deux autres programmes complétant le
documentaire CARMEN, naissance d'un mythe...

GRACE BUMBRY, SUBLIME CARMEN NOIRE – Les grands moments de la

musique à 18h55 et sur arte.tv du 7 juin 2025 au 7 juillet 2025

VOIR la soprano Grace BUMBRY chante Carmen :
<https://arte-magazine.arte.tv/programme/65286/274292>

D'abord mezzo-soprano puis soprano, l'Américaine Grace Bumbry entre dans l'histoire en 1961 en endossant à Bayreuth le rôle de Vénus dans Tannhäuser de Wagner, devenant la première cantatrice noire à se produire sur la Colline verte. Quelques années plus tard, le chef d'orchestre Herbert von Karajan lui confie le rôle-titre de Carmen de Bizet au Festival de Salzbourg. Le maestro autrichien commence alors à porter à l'écran les opéras qu'il dirige, et cette production est retenue pour être tournée en studio. Devant les images mythiques de ce film, le ténor David Lee Brewer, que la soprano américaine – décédée en 2023 à l'âge de 86 ans – a adopté à l'âge adulte, et les chanteuses Felicia Weathers, Anna Tomowa-Sintow et Eliza Boleanu précisent la Carmen inoubliable de la diva Grace Bumbry.

CARMEN PAR ANDREAS HOMOKI – Mise en scène de Andreas Homoki filmé à l'Opéra-Comique, le 8 juin 2025 à 0.00 et sur arte.tv jusqu'au 01 septembre 2025

VOIR Carmen mise en scène par Andreas Homoki (PARIS, avril 2023) : <https://arte-magazine.arte.tv/programme/62678/274296>

Robes à frou-frou et chapeaux fleuris pour les dames, redingotes et hauts-de-forme pour les hommes : un public à l'humeur joyeuse se prépare à assister à la première de Carmen ce 3 mars 1875, ici reconstituée sur scène. Ces messieurs devisent lorsqu'une inconnue surgit. Inquiète, la sage jeune fille cherche Don José, son fiancé, brigadier à Séville :

c'est Micaëla, sa promise. Alors qu'il assiste à la sortie de remuantes Andalouses de la manufacture de tabac voisine, celles-ci se moquent à l'unisson des fumeux serments de leurs courtisans. L'une des cigarières, Carmen, sirène latine irrésistible, est convoitée par tous les hommes alentour. Repérant parmi tous, Don José, elle s'en approche, avant de disparaître en lui lançant la fleur rouge piquée dans sa chevelure... le sortilège amoureux est à l'œuvre et Don José chante la possession soudaine dont il est victime : « la fleur que tu m'avais jetée... »

Frondeuse héroïne

L'opéra français le plus joué au monde a fait en 2023 son retour sur la scène de l'Opéra Comique qui l'a vu naître en 1875. S'emparant du tragique destin de la belle bohémienne et du brigadier Don José, le metteur en scène allemand Andreas Homoki transporte la partition dans trois époques : celle du scandale qui accompagna sa création (1875), celle de l'Occupation (1940), période troublée qui coïncide avec l'entrée dans la clandestinité des deux amants, puis la nôtre, où la farouche liberté d'aimer revendiquée par la frondeuse héroïne fait écho au mouvement #MeToo. Sous la direction de Louis Langrée, la production offre un splendide écrin à la soprano kosovare Elbenita Kajtazi (acclamée en Micaëla) et à la mezzo-soprano passionnée, volontaire de Gaëlle Arquez.

CARMEN à l'Opéra Comique, avril 2023 – Opéra-comique en quatre actes de Georges Bizet (France, 2023, 2h45mn) – Direction musicale : Louis Langrée – Mise en scène : Andreas Homoki – Avec : Gaëlle Arquez, Frédéric Antoun, Elbenita Kajtazi, Jean-Fernand Setti, Norma Nahoun, Aliénor Feix, François Lis, Chœur Accentus, Maîtrise populaire de l'Opéra Comique, Orchestre des Champs-Élysées – Réalisation : François Roussillon, en collaboration avec Frédéric Savoir – Coproduction : ARTE France, TV5 Monde, Opéra Comique, François Roussillon et Associés – Enregistré le 26/04/2023 à l'Opéra Comique

THEATRE DE NORDHAUSEN.
Benjamin PRINS met en scène
CARMEN de Bizet, 20 sept > 14
déc 2024. LOH-Orchester
Sondershausen / Swann Van
Rechem (direction).

Benjamin PRINS, directeur de la section opéra au Théâtre de Nordhausen, met en scène *Carmen* de *Georges Bizet*, une partition sulfureuse et intense dont le romantisme passionnel et noir impressionne toujours le public, et en particulier outre-Rhin. Première ce 20 septembre 2024, dans le théâtre « annexe » (à 19h30). Avec *Carmen*, Bizet a réalisé un véritable coup de maître en

**1875. Ouvrage testamentaire s'il en est,
car l'auteur devait mourir quelques
semaines après la première... C'est l'opéra
le plus joué au monde : sa fureur, voire
sa sauvagerie, impressionne aujourd'hui
encore.**

« Les personnages réalistes, l'histoire captivante et, surtout, la musique enflammée qui – bien que Bizet n'ait jamais mis les pieds en Espagne » – tissent une fresque authentiquement exotique et espagnole. Une justesse qui est la clé de sa popularité – immédiate dès sa création. Quant à la figure de la cigarière Carmen, rebelle et éruptive, c'est l'antithèse de toutes les héroïnes romantiques : ni sacrifiée, ni soumise, mais digne et déterminée... une femme admirable par sa liberté et son indépendance. Le visuel de cette nouvelle production est clair : la rose que jette Carmen à Don José, comme pour l'envoûter, semble déjà flétrie mais diffuse un parfum des plus enivrants... Fidélité absolue au livret et au fameux air de José (« La Fleur que tu m'avais jetée »...).



**THEATER NORDHAUSEN
LOH-ORCHESTER SONDRERSHAUSEN**

En fosse, **l'Orchestre LOH Sondershausen**, sous la direction du chef invité **Swann Van Rechem**. Jeune *maestro*, Van Rechem a remporté le « Grand Prix », le « Coup de cœur de l'orchestre » et

le « Coup de cœur du public » lors du 58ème Concours International de Chefs d'Orchestre de Besançon !

TN LOS! THEATER / OPERA NORDHAUSEN

BIZET : CARMEN

7 représentations du 20 sept au
14 déc 2024

**20, 27 septembre, 13, 27
octobre, 9 et 23 novembre, 14
décembre 2024**

Réservez vos places directement



sur le site du TN LOS! Nordhausen :

<https://theater-nordhausen.de/musiktheater/carmen-2024>

Photo : Carmen / Benkamin PRINS © Tim Mueller

Mise en scène : **Benjamin Prins**

Direction musicale : **Swann Van Rechem**

Rina Hirayama, Carmen,
Kyoungchan Seo, Don José,
Julia Ermakova, Micaëla
Florian Tavic, Escamillo

LOH-Orchester Sondershausen
Chœur de l'opéra du TN LOS !
Chœur supplémentaire, Chœur d'enfants
Markus Fischer, directeur du Chœur



BIZET

CARMEN

entretien

ENTRETIEN avec Benjamin PRINS à propos de sa CARMEN à l'affiche du Theater Nordhausen, jusqu'au 14 décembre 2024 :

L'une des productions événements de cette rentrée lyrique, pourtant moins médiatisée que certaines autres salles, est assurément la CARMEN du metteur en scène français Benjamin PRINS, sur les planches du Theater Nordhausen / LOH-ORCHESTER SUNDERSHAUSEN (Allemagne) dont il est le directeur artistique. La nouvelle production jette un regard neuf et original qui éclaire la conception affûtée de l'homme de théâtre sur son métier et son approche des ouvrages lyriques. Défenseur du « smart entertainment », Benjamin Prins fixe les termes moins opposés que complémentaires d'un regard à la fois classique,

*exigeant, intellectuel et d'une approche accessible et populaire... une équation qui conduit ici tout un cheminement théâtral où s'invite en liberté l'émergence du poétique et du fantastique, entre plausible et imaginatif. Pour preuve sa **CARMEN à l'affiche du Theater Nordhausen jusqu'au 14 décembre 2024.** Une Carmen réaliste et libertaire se dresse dans un système patriarcal, barbare et dominateur ...*



Photo portrait de Benjamin PRINS (DR)

CLASSIQUENEWS : D'une façon générale, vous parlez, s'agissant de votre approche artistique, de « smart entertainment ». De quoi s'agit-il précisément, quelle définition en français cela donnerait-il ? et dans le cas de votre Carmen à l'affiche de cette rentrée, comment cela se manifeste-t-il ?

BENJAMIN PRINS : Le concept de « Smart Entertainment », (en français : divertissement intelligent) tel que j'aime utiliser ce terme pour qualifier mon travail de mise en scène d'opéra, repose sur une combinaison d'exigence intellectuelle et d'accessibilité populaire, avec une dimension fantasque (imaginaire libre, fantaisiste). J'emprunte en effet avec autant d'égards des références de la culture pop et des

références culturelles historiques plus poussées. Bref : du théâtre populaire exigeant.

Avec chaque opéra que je mets en scène, je réalise d'abord une recherche ethnologique de l'œuvre afin de comprendre l'esprit de la création.

J'utilise les outils intellectuels que j'ai peaufiné au cours de mes études de sciences sociales et de linguistique – la sociologie, l'histoire de l'art, la philosophie politique, la philologie – pour explorer l'œuvre à la façon d'un ethnologue. Cette approche m'amène à toujours chercher « la » clé dramaturgique qui relie le contexte de création de l'œuvre avec les préoccupations et sensibilités du public contemporain. Il en résulte un « pont culturel » entre le Zeitgeist de l'époque et l'âme du monde actuel.

Carmen est impensable sans Paris, où elle a vu le jour

Pour Carmen : 1875-2024.... Quelle est la clé ? Dans le cas de « Carmen » : l'histoire de l'opéra « Carmen » se déroule en Andalousie, en Espagne. Or, comme nous le savons, Bizet n'a jamais mis les pieds en Espagne tout comme Puccini n'a jamais mis les pieds en Chine pour « Turandot ». Dans « Turandot », il ne s'agit pas non plus de la Chine, mais des ravages de la Première Guerre mondiale en Europe. Pour Bizet, c'est similaire, il ne s'agit pas principalement de l'Espagne ou de Séville, mais de la situation en France, à Paris, même s'il utilise des éléments espagnols dans la musique. Carmen est impensable sans Paris, où elle a vu le jour. À l'époque de la première (1875), Paris traversait une période de bouleversements traumatiques. Bizet était un témoin contemporain de ce mouvement certes pour le progrès social, mais très violent, avec une répression policière et un contexte de famine suite à la défaite de la guerre contre l'Allemagne, et on sait que Bizet a été affecté par les semaines insurrectionnelles de Paris en 1871.. On sait que Bizet voulait, après « Carmen », écrire une œuvre sur la

Commune de Paris. Il voulait en faire un opéra politique et contemporain. Je vois également « Carmen » comme un opéra contemporain.

La situation des femmes au XIXe siècle en France

Deuxième exemple : dans l'œuvre de Prosper Mérimée, Carmen est une prostituée : j'ai repris cet aspect. Dans ma version, il n'y a pas de fabrique de cigares, les femmes sont des travailleuses du sexe. Pour moi, c'est un euphémisme dans le livret de dire qu'elles sont des cigarières, et je pense qu'il est clair qu'il ne s'agit pas seulement de tabac. Je voulais, à travers cette scène de bordel, montrer la situation des femmes au XIXe siècle en France. À l'époque, la prostitution, les fameuses "cocottes" était le seul moyen pour une femme de sortir de sa classe sociale. Carmen a quelque chose de Métella, de Musette ; dans un sens aussi, de Manon...

Donc je choisis de mettre en scène l'histoire de manière réaliste, en mettant l'accent sur la crédibilité des personnages et des situations, afin que tout paraisse plausible, comme dans un film. Mais avec mon équipe de maître d'œuvre – scénographie, costumes, chorégraphie, nous avons aussi un objectif esthétique : traiter ce réalisme de manière artistique, et créer un rétro-futurisme grâce à une dramaturgie des couleurs dans les costumes et les décors.

Je cherche à faire de l'opéra, un art accessible sans pour autant renoncer à sa richesse et à sa complexité. Mon travail de mise en scène vise à offrir des spectacles qui parlent à un public large, tout en étant intellectuellement stimulants. Bref il s'agit de rendre l'opéra compréhensible et engageant, sans compromis sur la profondeur artistique et dramaturgique.

Manuelita ...une femme prise au piège dans le jeu du patriarcat

J'ai en ce sens, dans ma lecture, revalorisé Manuelita, ce personnage féminin qui, au début de l'opéra, se dispute violemment avec Carmen. Dans certaines œuvres, il y a ces personnages secondaires qui, souvent, n'ont pas de voix propre ou ne sont mentionnés que brièvement. Pour un metteur en

scène, cependant, ils offrent un potentiel de théâtralité supplémentaire. Dans ma mise en scène, Manuelita ouvre l'action avec un solo de flamenco. Elle incarne le mal-être d'une femme prise au piège dans le jeu du patriarcat, perçue comme un ornement à symbolique "phallique" pour l'homme qui l'entretient, sans pouvoir révéler ses souffrances intérieures. Lorsqu'elle rencontre Carmen, un combat éclate – sous la forme d'une "dance battle" entre deux types de femmes complètement différentes.

Dans ma version, ce personnage ne disparaît pas après le combat, mais entame son propre chemin de guérison, en se libérant de l'emprise du système patriarcal.

Enfin, pour terminer sur l'explication du concept de Smart entertainment, je plaide pour une méthode d'interprétation scénique que j'ai peaufiné en me confrontant au Jeune Public (un public sans pitié qui accroche ou qui décroche) pour un théâtre qui embarque en étant à la fois plausible et imaginaire. M'inspirant des méthodes classiques, je privilégie une narration claire et simple. L'histoire est racontée de façon cohérente, permettant au public de s'immerger pleinement dans le récit. Le but est de rendre l'œuvre vivante et crédible.

J'ai le sentiment que le mot « liberté » dans la bouche de Carmen décrit un lieu paisible. C'est là que réside le malentendu central entre elle et Don José : pour Carmen, la liberté est comme une oasis, un paradis, presque un espace philosophique. Pour Don José, le soldat ultra-obéissant, en revanche, la liberté signifie le chaos, l'anarchie.

Un management créatif pour déployer les corps de métier

J'adopte un management qui valorise la fantaisie et la liberté créatrice de chacun des corps de métier impliqués dans la production. Cela permet de produire un théâtre fantasque où l'inventivité et la spontanéité font miroir aux références culturelles pour une expérience galvanisante sur tous les plans.

CLASSIQUENEWS : Que signifie pour vous l'action qui est au cœur de Carmen ? En quoi cela nous parle-t-il aujourd'hui, dans notre société spécifiquement ?

BENJAMIN PRINS : Carmen est l'une des figures féminines les plus célèbres de la littérature lyrique. Ce qui la distingue de ses camarades : Carmen se situe en dehors de la lutte éternelle entre oppresseurs et opprimés. Elle s'est libérée de cette absurdité. Je dirais qu'elle aborde souvent la vie de manière non conventionnelle et considère beaucoup de choses comme une plaisanterie. Lorsqu'elle jette la fleur au début de l'histoire, par exemple, – du moins c'est comme cela que je le comprends – c'est sa façon de dire à Don José : « Hé, relax, Max. » Ce qui est frappant, c'est que Don José est le seul à sembler ne pas s'intéresser aux travailleuses. Tous les autres rient, car ils savent très bien que cet homme semble un peu psychorigide. Carmen maîtrise parfaitement l'art de séduire des hommes comme Don José, un personnage plutôt conservateur, et de les utiliser à des fins éthiques.

Carmen, la liberté signifie une émancipation absolue

Carmen par exemple chante "la liberté". De quelle liberté s'agit-il ? Le mot « liberté » a été littéralement vidé de son sens ces dernières années, il a été chargé de tant de significations différentes, souvent contradictoires. Pour Carmen, la liberté signifie une émancipation absolue. Je la vois comme une artiste engagée, qui tente d'inspirer les gens à déconstruire les stéréotypes, par son art de vivre. Dans ma lecture, les contrebandiers ne sont pas de simples criminels comme le livret le stipule, mais des porteurs d'idées de libération.

Cette idée m'est venue à travers le chœur du troisième acte, qui commence par les mots « Écoute, compagnon, écoute ». À ce moment de la partition, je n'entends pas un trafic type marché noir, mais plutôt quelque chose qui rappelle le « Chant des Partisans », la chanson de la Résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale, même si bien sûr elle appartient à

une époque complètement différente, bien plus tardive. De plus, l'image de la « Montagne », dans le livret original décrite comme le séjour des contrebandiers (l'Andalousie est le passage entre le continent africain et le continent européen), est politiquement très chargée en France. Les « maquisards », les partisans de la Résistance, se cachaient dans les montagnes, et « La Montagne » désignait pendant la Révolution française également la faction révolutionnaire de l'Assemblée nationale en lutte contre le régime dominant. En ce sens, je comprends les contrebandiers comme un contraste politique face aux soldats.

Et si Carmen et ses amis militants politiques étaient comme ce qui existe aujourd'hui à Nordhausen, un regroupement d'artistes et activistes anti-fasciste qui font contrepoids à l'avancée galopante du parti AfD en Thuringe avec les résultats que l'on connaît, il existe même un lieu de résistance à Nordhausen qui s'appelle Die Kleine Freiheit (la petite liberté), que j'avais à l'esprit en imaginant le troisième acte, et le déroulé du 4ème acte. Bref, ce ne sont donc pas des marchandises qui circulent en contrebande, mais des idées, nécessaires pour contrer la marche délétère du monde.

CLASSIQUENEWS : Que mettez-vous en avant visuellement et théâtralement dans cette production ?

BENJAMIN PRINS : Scénographiquement, ma mise en scène a un caractère presque cinématographique, qui joue en couleurs avec la noirceur du livret. Avec le scénographe Wolfgang Kurima Rauschning, nous nous sommes inspirés de la conception du film de Peter Greenaway « Le cuisinier, le voleur, sa femme et son amant », en ce qui concerne le traitement des couleurs sur scène. Dans les trois pièces où nous jouons, dominant respectivement les couleurs rouge, bleu et vert.

Le bordel est rouge, la salle des soldats est verte, et le bleu domine la scène de la prison (l'absence de liberté) ainsi que "la Montagne" (le lieu de la liberté). Nous avons aussi décidé de ne pas nous fixer à telle ou telle période. Avec cette production, je jubile car le visuel auquel nous avons abouti mêle la colorimétrie d'un film de science fiction à la construction picturale classique d'un tableau.

Costumes – Même la conception des costumes suit cette dynamique rétro-futuristes. L'histoire pourrait se dérouler dans deux décennies ou même maintenant. Nous avons particulièrement été influencés par le film « Poor Things » avec Emma Stone, pour son anachronisme surréel.

Un bon exemple : l'acte 2. Je voulais, au cœur de l'opéra, lors de la fête chez Lillas Pastia, rappeler que les hommes – du moins ici les soldats – se comportent comme des cochons. Il s'agit de rappeler que 80-90 % des violences physiques criminelles sont commis par des hommes. Dans Carmen, l'œuvre s'ouvre avec l'agression d'un groupe de soldats sur une passante – Micaela – et se termine en féminicide commis par un ancien soldat.

C'est pour cela que je fais porter aux hommes du chœur, à Morales et à Zuniga, des masques de porc pour montrer leur véritable visage – du moins ici, dans le lieu « sexuel » qu'est un night club. C'est une manière flagrante de raconter cela, mais plus subtile qu'en faisant une scène trash ou en montrant des organes sexuels.

Propos recueillis en septembre 2024

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 4 janvier 2024. « CARMEN » de Johan INGER par les BALLETS DE MONTE-CARLO

Pour les fêtes de fin d'année 2023, Les Ballets de Monte-Carlo s'emparent d'un des sommets de la création chorégraphique de ces dernières années, une pièce créée par la *Compania Nacional de Danza* de Madrid au *Teatro de la Zarzuela* en 2015, cette fameuse *Carmen* chorégraphiée par le suédois Johan Inger, à la fois relecture et adaptation spécifique d'après l'opéra de Georges Bizet.

La performance sait s'écarter des oeillades folkloriques comme de l'imagerie-cliché. Son travail sur la pureté et l'intensité des gestes comme des situation force l'admiration et l'on comprend que le spectacle ait obtenu un « Benois » de la danse peu après sa création à Madrid, en 2016. Le résultat témoignait alors du renouveau de la Compagnie de Danse espagnole, sous l'impulsion de son directeur artistique José Martinez. **Johan Inger** a le sens du théâtre et de l'efficacité : il sait capter dans le drame de *Carmen* la force d'un manifeste qui dénonce *in fine* toutes les violences faites aux

femmes. La vision est pertinente : elle voit en Carmen une victime, certes combative, mais bientôt soumise à son inéluctable mise à mort par un Don José macho. Et l'action est dans ce sens d'autant plus convaincante que la brutalité et la barbarie sous-jacentes induisent une chorégraphie plus que théâtrale, puissante, directe, essentiellement et viscéralement tragique.

**Les Ballets de Monte-Carlo
abordent la chorégraphie choc de John Inger : sous
le regard de l'Enfant, Carmen en victime des
violences conjugales...**



C'est surtout en relisant Mérimée, que le chorégraphe met en

lumière la ligne de force du texte originel qui sous tend toute l'action de son ballet : la violence des hommes contre les femmes. Ici, le personnage miroir de Micaëla dans l'opéra de Bizet... devient l'Enfant (El Niño), témoin des violences conjugales, celles de ses parents : une jeune fille assiste ainsi à la succession des tableaux avec d'autant plus d'effroi qu'elle est comme tous les enfants dans telle situation, un témoin impuissant, et donc une victime collatérale, réduite au silence (**Ekaterina Mamrenko**)...

Dans un univers étouffant, glaçant, à la fois carcéral et industriel, les corps des danseurs (en costumes des années 1970) s'éreintent comme une armée accablée de travailleurs miséreux, réduits à l'esclavage moderne. Le Corps de ballet exprime ce sordide collectif d'un lieu tout à fait déshumanisé. Le groupe des danseuses éclairent ces ténèbres revisitées, et parmi elles, son joyau incandescent et passionné : Carmen la rebelle (**Juliette Klein**). Torche vive et libre, elle proclame sans ambiguïté sa furieuse énergie, sa féminité décomplexée, érotique et assumée, mais soudain simple petite fille face au beau Escamillo, la vedette des arènes (**Ige Cornelis**)... aussi enfantine et presque fragile que dominatrice et inflexible en présence de José, incarné ici par **Jaat Benoot**. Ce dernier n'a pas analysé le trouble que lui cause ce corps de femme outrageusement sensuel, qui se joue de sa fausse pudibonderie. Le danseur réussit une danse complexe, entre tourbillons et maîtrise, élans et égarements, comme tragiquement possédée. Mais droite et implacable cependant, quand par jalouse haine, il tue celle qui se moque de lui. La tension qui émane des deux danseurs tient les spectateurs en haleine de bout en bout !



Le ballet clarifie cette emprise et cette possession grandissante, comme aimantée et fatale entre Carmen et José. A travers les yeux de leur enfant supposé, ce choc amoureux et passionnel revêt une sauvagerie millimétrée, comme épurée selon la vision contrastée et comme simplifiée de Johan Inger. Elle est d'autant plus intense et tendue que la partition de Bizet a été concentrée en... 1h30 de temps (dans la version réorchestrée de **Rodion Schedrin**, mais aussi d'**Alvaro Dominguez**, sans compter quelques ajouts de musiques « nouvelles » dues à la plume de **Marc Alvarez**...). Fulgurante, passionnelle, la musique du ballet se réalise depuis la fosse, voluptueuse et féroce­ment dramatique grâce à l'implication de tous les pupitres d'un resplendissant **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** (placé sous la direction du fougueux chef espagnol **Manuel Coves**), formidable organe orchestral qui palpite et rugit selon les pulsions et convulsions de l'héroïne ainsi magnifiée. La production est là encore une

totale réussite : elle rend compte du haut niveau à la fois technique et artistique des **Ballets de Monte-Carlo** (cohésion synchronisée des ensembles, et relief acéré, animal des profils solistes).

On attend maintenant impatiemment leur prochain événement en 2024 : ***Roméo et Juliette***, annoncé à Cannes le 11 février 2024 dans le cadre d'une tournée en France (d'après le ballet original de Jean-Christophe Maillot créé à l'Opéra de Monte-Carlo en décembre 1996), puis le spectacle « **TO THE POINT(E)** » par le trio de Chorégraphes Wheeldon / Maillot / Eyal – [et cela sera cette fois au Grimaldi Forum de Monaco, du 24 au 28 avril 2024...](#) A ne pas manquer !



CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum (du 30 décembre 2023 au 4 janvier 2024). CARMEN de Johan Inger (2015) d'après BIZET et par les BALLETS DE MONTE-CARLO. Photos (c) Alice Blangero.

Plus d'infos sur le site des Ballets de Monte-Carlo :
<https://www.balletsdemontecarlo.com/fr/actualites/retour-carmen-johan-inger>

VIDÉO : reportage Monaco Info / *Carmen* par Les Ballets de Monte-Carlo (déc 2023)

VIDÉO : l'intégrale du ballet *Carmen* par la Compañía Nacional de Danza (Espagne, décembre 2022)

**ROUEN, Opéra. BIZET : CARMEN
version 1875 / Glassberg /
Gilbert (du 22sept au 3 oct
2023)**

Le cycle « Au miroir des mondes » proposé par le Palazzetto Bru Zane – Centre de musique romantique française, révèle et

interroge en cette rentrée 2023,
l'inspiration étrangère dans la
musique française. De nombreux
compositeurs évoquent les
lointaines contrées dans une
langue inspirée qui indique un
« essai de renouvellement de
l'art national ». Ces contrées
étrangères ainsi (re)découvertes
et réinvesties interrogent



l'identité de la musique française.

Il s'agit d'un Orient fantasmé comme de cultures européennes
proches ... dont au delà des Pyrénées, **le fort tempérament
ibérique** à la latinité sensuelle exacerbée. Les compositeurs
découvrent cette sensualité inespérée que condamnent en
Occident, les bienséances de la morale bourgeoise. En témoigne
toujours la réussite de la sulfureuse **Carmen de Bizet** dont la
Habanera fameuse exprime l'Espagne, mais une Espagne
réinventée voire fantasmée.

CARMEN version VIENNE 1875... Rendez-vous majeur de ce cycle
événement : Carmen de Bizet (**les 22,
24, 26, 28, 30 sept**, à **ROUEN, Théâtre
des Arts** / Ben Glassberg, direction /
Romain Gilbert, mise en scène, avec
Marianne Crebassa, dans le rôle-titre
et Thomas Atkins, dans celui de Don
José...) – mais aussi La Montagne noire
d'Augusta Holmès et Le Tribut de Zamora
de Charles Gounod. Après l'exhumation
des versions originales de Faust de
Gounod (2018), de La Vie parisienne
d'Offenbach (2021), le Palazzetto Bru



Zane propose la version de Carmen créée à Vienne le 23 oct 1875, avec la restauration des décors, des costumes et de la mise en scène d'époque, avec les récitatifs d'Ernest Guiraud.

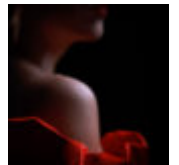
PLUS d'infos sur CARMEN version Vienne 1975 :

<https://bru-zane.com/fr/evento/carmen/>

ROUEN, Théâtre des Arts

BIZET : Carmen

6 représentations : du 22 sept au 3 oct 2023



RÉSERVEZ VOS PLACES

<https://www.operaderouen.fr/programmation/carmen/>

Vendredi 22 septembre à 20h

Dimanche 24 septembre à 16h

Mardi 26 septembre à 20h

Jeudi 28 septembre à 20h

Samedi 30 septembre à 18h

Mardi 03 octobre à 20h

Tarif A – de 10€ à 68€

Georges Bizet : Carmen

Opéra-comique en quatre actes

Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy

Créé à Paris en 1875

Durée : 3h, entracte inclus – En français surtitré

Direction musicale: Ben Glassberg

Mise en scène: Romain Gilbert

Carmen: Deepa Johnny

Don José: Thomas Atkins

Micaela: Iulia Maria Dan
Escamillo: Nicolas Courjal
Frasquita: Faustine de Monès
Mercedes: Floriane Hasler
Le Remendado: Thomas Morris
Le Dancaïre: Florent Karrer
Zuniga: Nicolas Brooymans
Morales: Yoann Dubruque

Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie
Chœur accentus / Opéra de Rouen Normandie
Maîtrise du Conservatoire à rayonnement régional de Rouen

Télécharger ici le programme de salle Carmen de Bizet à l'Opéra de ROUEN :

https://www.operaderouen.fr/wp-content/uploads/2023/06/ORN_S23_24_PROGdeSALLE_A_CARMEN_web.pdf

ENTRETIEN



LIRE aussi notre ENTRETIEN avec Etienne Jardin, directeur de la Recherche et des publications au Palazzetto Bru zane à propos du cycle « Au miroir des mondes » et de Carmen version Vienne 1875 :

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-etienne-jardin-directeur-de-la-recherche-et-des-publication-au-palazzetto->

[bru-zane-a-propos-de-la-nouvelle-saison-2023-2024-au-miroir-des-mondes-carmen-1875/](#)
